

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 41

Artikel: La bataille du Léman
Autor: Gédéon
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224150>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



COMMENT LO CURÉ DJAN DÉFENDAI SA VEGNE

VOUAIQUE lo momeint dâi veneindzo. Cein mé fâ rassoveni dè l'histoire dè Djan dâi z'Entommeures. Lè don Ra-bélais que la racontè, dein son lâivro de *Gargantua*, dont vo z'é zu parlà dein lo tein.

Onna beinda de maraudeux et de bregands arrevant dein on velâdzo io tot fut binstou ramassâ : bâo, vatsè, modzons, caïons, dzenellhiès, mimameint lè fennès. Rein ne fut tràovâ trâo tsaud ni trào pèsant. Po fini la fita, l'arrevant tsi lo curé Djan dâi z'Entommeures, qu'avâi na balla vegnè et qu'amavè lo bon vin, et sè mettant à débliottâ lè rappè de feindant et de bliantsetta, à bresi lè cornè, lè tsapons, lè passî (échalas), à défonçâ lè capite qu'on arâi de que les Bolchévistes lâi avan passâ, avoué la cochylis, lè vè, lè kouâtre et tota la vermena que lo diable l'a inventâ po no z'eimbetâ ! Ne sarâi rein restâ que lè z'agrès se lo curé lè z'avâi laissî ferè. Mâ accutâtè !

Ci Djan dâi z'Entommeures étâi on crâno luron, dzouveno, sè qu'on étalla, adrai comme on chindzo, solido et que ne falliâi pas tarabusta.

Melabâggo ! que fâ quand l'eut vu ci commerce... Attende pi, tserravouûtè ! Vu vo ferè dansî ! Adon, empognè on dordon d'épenè, cambè lo muret de la vegnè et sè met à rolhi su lè z'estafiqe que se gonflâvnt dè resin et ne se maufiant de rin dâo tot : fredin, fredâ, amont, avau, lo chaton z'onnavè sein botsi, ein faseint châota lè cervallè, bresi lè tsambè, rontrè lo cotsion, demantibula lè brè, éclaffâ lo naz !... Se quiauqu'on vòlliâve se mussi derrâi on grugnon, Djan te l'arenâve coumein on tsin ; se fasâi état de sè sauvâ, te lâi émeluâve la titâ d'on coup bin ajustâ ; à cliiau que fasant mine de sè rebiffâ, l'épéclâvè lo pitro et l'pintortollivè lè boui âo bet de son dordon...

Vo lo dio, c'était épouairant ! Lè z'on hurlâvant à vo essordoillhi, le z'autro passâvant sein pipâ lo mot. Po fini, la curé sè teniâi vè la portâ de sa vegnè et l'assomâve cliiâo que fasant état de fotre lo camp. N'ein restâ pas pi ion et tota la beinda lâi a passâ.

Lè deinse qu'on fasâi dein lo tein à cliiâo que s'avisâvant dè roba le resin et d'abimâ lè vegnè...
Sami.

FAUT PAS S'EN FAIRE !

A PRES la guerre, une chanson populaire disait, dans son refrain : « Faut pas s'en faire, moi je ne m'en fais pas. »

Cette chanson eut une grande vogue, parce qu'elle paraissait synthétiser l'état d'esprit et les dispositions de tous. Elle était en quelque sorte un programme et un précepte.

S'il pleuvait, on disait alors : « Ne t'en fais pas, laisse tomber ». Si les choses allaient mal, on déclarait qu'elles pourraient être pires et l'on ne se trompait pas. C'est à cette époque que le commerçant et l'industriel, qui ne s'en faisaient pas, inventèrent le pain chimique, qu'ils rem-

placèrent le beurre par la margarine, la margarine par la graisse végétale, la graisse végétale par des succédanés, puis les succédanés par des ersatz. Nos fabricants d'ersatz, qui s'en font de moins en moins, viennent de trouver une nouvelle mine de matières grasses. Ils se sont aperçu que les sauterelles du Sahara, comme celles de l'Arabie et du Turkestan russe, étaient très riches en matières oléagineuses. Voilà une source de profits qui avait été dédaignée jusqu'ici.

Les laboratoires vont travailler à plein rendement. On capturera les sauterelles, soit vivantes, soit en les empoisonnant ; on les portera à l'usine ; on les soumettra aux appareils déjà employés pour procéder à l'extraction des huiles de grignon, de pépins de raisin, de citrons ou de chrysalides de ver à soie. On purifiera la graisse obtenue à l'aide de la vapeur, on en fera des savons ou des produits alimentaires ; on les mettra dans des boîtes élégamment présentées et la publicité entrera en jeu.

Nous lirons des articles écrits par un savant médecin nous certifiant que la graisse de sauterelle est meilleure que le beurre, qu'elle contient des vitamines et des rayons ultra-violettes, qu'elle fortifie, qu'elle rajeunit, qu'elle embellit, qu'elle donne de l'élégance et de l'esprit comme la morue, et la banane des « canaris ».

Et nous marcherons. Nous mangerons de la graisse de sauterelles, et si l'on nous envoie au cimetière beaucoup plus tôt que ne pouvaient le faire présager notre constitution et nos atavismes, il ne faudra nous étonner qu'à moitié.

On peut résister un certain temps au pain chimique, mais si l'on ajoute à ses effets ceux des pommes sautées à la graisse de sauterelles, ne soyons pas surpris de sauter le pas.

Prosper.

Humour écossais. — Tu es marié maintenant, Jack ?

- Oui, Donald.
- Quel genre de femme as-tu épousée ? Sait-elle coudre ?
- Non, Donald.
- Sait-elle préparer le « porridge » ?
- Non plus, Donald ; mais elle chante très bien.
- Tu n'es pas malin, Jack ; un canari t'aurait coûté moins cher !

LA BATAILLE DU LEMAN

C'EST pourtant une rude triste invention que la guerre ! Si ça n'est pas une misère, pour le temps que dure notre pauvre vie, qu'on aille encore le perdre à s'étertir entre chrétiens. Ça serait même seulement des sauvages, ils ne demanderaient bien sûr pas mieux qu'on les laisse tranquilles, pour mourir de leur belle mort, le plus tard possible. Ah vouâh ! Plus on va en avant, plus ça vient pire. Les guerres d'aujourd'hui sont venues tant épouvantables que d'y penser, ça fait horreur ! Et puis ça ne peut plus finir : ils se battent des quinze jours pour un bout de fossé, ils font vite une reposée, et les voilà qui recommencent sans que ça mène à rien qu'après des années de ce commerce.

Les guerres d'autrefois, qu'on apprenait donc à l'école, ça se faisait au moins plus raisonnablement. On n'était pas trop empêché pour faire son ouvrage. Regardez-voir dans les petits cantons, quand ceux de par l'Autriche se croyaient de leur chercher niaise. Le piquette passait vers

la fin du tantôt pour dire : « Y a rassemblement demain, à telle place. » Bon ! Le matin le monde se levait à bonne heure pour vite gouverner. Contre vers les 8 ou 9 heures, les militaires commençaient d'arriver. On cassait une croûte en attendant sur ceux qui venaient des montagnes, et puis les officiers disaient : « A présent, on veut y aller. » Vers les 10 ou 11 heures, on te rencontrait l'ennemi, on se regardait un moment, on faisait quelques passes avant de s'empoigner pour de bon, et puis, hardi ! On ne barguignait pas. Il fallait que vers les 4 heures tout vous soit nettoyé. On mangeait le fromage, on cotergeait un peu pendant que les officiers allaient à la crétèque, et puis le général faisait vite un petit discours, qu'il était content de la troupe et souhaitait à tous un bon retour dans leurs foyers. Ceux qui ne restaient pas trop loin pouvaient encore faire leur train le soir s'ils ne traînaient pas par les pintes.

Pour la bataille du Léman, que les Suisses y ont donc flanqué cette tripatoüillée aux Romains de l'antiquité, ça quand même dû donner tant soit peu plus long pour rassembler la troupe. Y en a qui avaient un puissant trajet : il aura bien fallu qu'ils prennent de l'empare et que les femmes fassent l'ouvrage quelques jours. Mais quand le monde a été là, l'herbe n'a pas eu loisir de croître bien longtemps avant que l'ennemi ait connu comme ça allait.

De beau savoir que ces Romains n'avaient rien à faire par là. Mais non pas se tenir chez eux, ils voulaient partout être maîtres. Ils se sont donc pensés qu'il leur fallait prendre la Suisse, et d'abord le canton de Vaud qui était déjà tant plaisant. Ma fi, ils avaient bon renom d'être des terribles guerriers, et quand on lui a fait rapport qu'ils avaient été vus sur la route du St-Bernard, le gouvernement de l'époque a décrété la mobilisation et a vite nommé un général d'attaque : un certain Divicon, je ne sais pas de quel endroit, mais en tout cas un joli homme, bien populaire, comme le général Dufour du Sonderbund ou Herzog en septante.

Pendant que les piquettes couraient les villages, Divicon a donc été faire une reconnaissance avec les dragons de Veytaux. Il a d'abord connu où il fallait placer son monde, proche de Roche, où la montagne avance un peu contre le Rhône, en sorte que de ce côté il était joliment gardé. Pour le pont de Chessel, il était aussi bien tranquille de n'être pas tourné ; y avait là des landsturm du Valais et du Grand District, et Divicon leur z'avait dit : « Si des fois vous voyez de ne pas pouvoir rester, fichez-moi en bas ce commerce. On aura bon loisir de rebâtir après ».

Bon ! justement les hommes commençaient d'arriver : ceux du canton de Vaud, de Fribourg et du Gessenay, et puis après ceux de Lucerne et des petits cantons, enfin ils y étaient trétous. Et quelle crâne troupe. Ils avaient beau n'avoir pas tant fait de ce drill, on sentait qu'y avait quelqueun !

Ils finissaient les dix heures, aux alentours de Villeneuve, quand Divicon s'est ramené. Il les a mis au garde-à-vous pour passer la revue et leur z'a dit quelques mots d'encouragement :

— Confédérés, qu'il leur z'a fait, je ne veux pas vous faire un long discours. Il faut garder du souffle, que tout le monde veut en avoir besoin. Mais vous pouvez compter que tout veut

marcher en première. Il ne faut pas se donner crainte. Un pour tous, tous pour un ! Liberté et patrie !

Les soldats ont crié : « Bravo ! Vive le général ! » Ensuite ils ont prêté le serment au drapeau, l'aumônier a fait la prière et puis ils ont été prendre leurs positions. Il s'est trouvé là quelques hommes qui avaient des fusils à pierre, qu'on venait de les inventer à Vallorbe, pour l'abbaye de tir. Divicon les a mis dernier un muret d'en dessus de la route, pour si des fois de ces Romains avaient eu idée de tourner par la côte. Avec le restant de son monde, il s'est porté proche de Crébelley, qu'il commandait toute la passe.

Ça n'a pas tant tardé qu'ils ont vu l'ennemi, et ils ont compris tout de suite que ça voulait donner sérieux. Ça n'était, pardi ! pas de la cassibraille, mais des beaux militaires, bien instruits, bien équipés, avec des casques, des cuirasses, des boucliers, et de ces belles armes qu'à l'arsenal de Morges vous n'auriez rien trouvé pareil. Il n'y a pas à dire, on n'était pas si bien monté. Y en avait bien quelques-uns qui avaient des sabres, surtout dans la cavalerie, que c'était presque tous de ces fils de gros paysans. Mais dans l'infanterie, ils avaient des tzapis, des faux bien enchaplées, de ces fourches américaines qu'elles ont donc les dents en fer, et naturellement ceux des petits cantons avaient leurs arbalètes avec leurs morganchternes.

En voyant les Romains qui venaient au pas de parade, sûrs qu'ils étaient de vaincre et fiers comme des empereurs, et puis toute cette ferraille qui brillait au soleil, y avait bien quelques hommes que ça leur faisait impression. Mais Divicon s'est dressé sur son pique et s'est mis à crier d'une puissante voix : « Pauvres amis ! Vous allez voir, avec nos tzapis et nos z'haches comme on va défoncer cette ferblanterie ! Et puis, avec son sabre, il a fait signe à la musique. C'est là qu'il aurait fallu être. Le caporal trompette a eu vite fait d'emmoder : « On prend le No 12 : Sempaque... Et en mesure ! »

Quand toute la fanfare est partie au 3^e temps, oh alors, ma fi, gare devant ! Les Suisses se sont tous lancés qu'on aurait dit ces mouets de neige qui viennent d'en bas les montagnes, que ça vous polit tout : les arbres, les maisons, rien ne peut tenir contre. Aussi, il fallait voir cupesser ces Romains. Y en a, avec leurs cuirasses, qu'ils semblaient comme les cancoires quand vous les mettez sur le dos : ils dzinguaiant des pieds et des mains, mais ne pouvaient plus se ravoir : ils étaient tous faits prisonniers. Enfin, ça n'a pas été long qu'il ne restait plus que les moindres qui traçaient contre St-Maurice tant qu'ils pouvaient courir, et puis les journalistes, que, eux, il fallait bien qu'ils aillent raconter l'affaire... Dieu sait comme ils l'ont arrangée !

Vous pouvez vous penser si les Suisses étaient contents et les Romains motsets. Mais il avaient tant fait les fiers qu'on était pas pour avoir pitié d'eux. Même il s'est trouvé un farceur, de par Bretonnières, je crois, qui a eu idée d'emprunter un joug à un de Crébelley. Ils l'ont planté sur deux z'hallebardes et il a bien fallu que les Romains passent dessous. Tant qu'aux officiers qui riaient de voir ce commerce, et puis les gamins des écoles que partout alentour les régents leur z'avaient donc donné congé pour le tantôt. Y avait aussi là des femmes de Noville, de Rennaz, de par tous ces villages que, contre les 4 heures, elles s'étaient pensées d'apporter le café aux hommes... et il a fait rude plaisir après une transpirée comme ça.

Enfin, quand ils ont eu ramassé le butin et fait ce qu'y avait à faire, Divicon a encore remercié les hommes et les a tous licenciés, qu'une compagnie du Jorat pour la garde des prisonniers, qu'on a donc menés à Chillon dans les carnitzets du Château.

Les autres sont rentrés chez eux. Ceux du Gesenay et des petits cantons s'en sont retournés par la Forclaz avec ceux des Ormonts, qui les ont logés dans les granges. Les Dzodzets ont pris par Jaman avec ceux du Pays d'En-haut. Il s'est bien fallu quelques jours pour qu'ils soient tous rendus, mais ceux qui ont encore été le plus

longtemps, c'est ceux qu'il a fallu qu'ils passent par Lavaux. Ceux-là, ma fi, quand ils sont arrivés chez eux, à St-Cergues, au Brassus, à l'Abergement, à Lausanne ou dans le Gros de Vaud, s'ils n'avaient pas des casques comme ces Romains d'autrefois, y en a bien quelques-uns qui avaient au moins des plumets.

C'est depuis cette affaire que le gouvernement a décidé de mettre des forts à St-Maurice. Ils ont aussi commandé à un certain Gleyre, de Chevilly, un tableau commémoratif, pour souvenir aux hommes qui avaient fait la mobilisation. Vous voulez encore le voir au musée de Lausanne. *Gédéon des Amburnex.*

EN FACE DES REALITES

I. Jeter des perles aux pourceaux !

C'EST la leçon de grammaire. Le maître s'efforce de retenir l'attention rebelle de la horde de ses quarante garçons, plus sensibles au bruit d'une boîte d'école brusquement tombée avec fracas, ou à la neige qui leur prépare une glissoire, qu'à la règle du gérondfin.

— Isidore, écoute donc ! Tu es toujours distrait...

Isidore est un gros garçon à la tête hirsute de primitif ; ses larges épaules tirent les manches trop courtes de son paletot déchiré. Il reprend l'attitude scolaire en lançant de côté, à son voisin, un éloquent regard de je-m'en-fichisme, rapide comme l'éclair.

Trois minutes plus tard, le maître excédé :

— Isidore, apporte-moi ce que tu tiens.

Avec une lenteur exaspérante et une moue de révolte, l'élève remet au maître une vague portefeuille crasseux.

C'est la récréation. Après un ouf ! de soulagement, le pauvre pion jette, par hasard, un coup d'œil à l'objet confisqué. Il voit un calepin bourré de coupures de journaux sportifs. Voici les photos, dans toutes les poses imaginables, des champions du ski et du patin, les as du football, leurs records, prouesses et championnats ; voici encore, au crayon, avec un orthographe du plus pittoresque effet : Siméon a sauté 22, 5 m. sans tomber ; Placide et Léger ont fait leurs 12 m. sans tomber ; 8 ans...

Et le pauvre jeune maître se demande pourquoi il s'épuise et s'obstine à vouloir ingurgiter de force un savoir qu'Isidore se refuse d'absorber. *Cyprien.*

SANS BLAAGUE !

D'EPUIS que le super-film cent pour cent parlant français « *Grock* », ou la vie d'un grand artiste, a fourni au célèbre clown André Weltach l'occasion, non pas de nous raconter son *curriculum vitae*, comme l'indique le titre, mais de placer un excellent numéro de music-hall, on ne peut plus aborder un ami, commander un plat à la carte, ou présenter des condoléances, sans que l'ami, le maître d'hôtel ou le parent du défunt vous réponde : « ...Sans blague ?... »

« Sans blague ?... » s'ajoute à la série, déjà longue, des *scies célèbres*. Le fameux autant que parfaitement idiot : « *A la tienne, Etienne !* » eut un succès immense. Il en est de même du « *T'en as un œil !* » qui fit florès il y a une vingtaine d'années et que remplaça, sans grand avantage : « *Monte là-dessus et tu verras Montmartre !* » Vous avez tous connu ces scies circulaires : « *Il aime tant sa mère !* », « *On dirait du veau !* », « *En voulez-vous des zhomards !* » et celle plus récente : « *Ah ! merci pour la languette !* » Cette dernière eut une intronisation particulièrement rapide, mais elle a vécu ce que vivent les scies... Et elles vivent quelquefois très longtemps, en raison de leur utilité et de la consommation courante qu'en font, comme d'un article de première nécessité, les gens dénués d'esprit qui sont, ainsi, dispensés de trouver eux-mêmes une chose drôle.

Parfois, automatiquement ou à cause de circonstances où elles tombent, il se trouve qu'elles sont spirituelles. Mais cela n'arrive pas souvent...

Oui, oui, sans blague !...

COMMENT VOYAGEAIT NAPOLEON 1er

NAPOLÉON, qui parcourut toute l'Europe en guerroyant, depuis Naples jusque dans les Flandres et de Madrid à Moscou n'aimait que les chevaux pour voyager, selon les coutumes de ce temps-là. Lui-même chevauchait rarement longtemps ; il se contentait de faire transporter ses bagages par son célèbre cheval blanc, et quant à lui il s'installait le plus souvent dans un grand carrosse fermé, attelé de plusieurs chevaux, allait ainsi de pays en pays et n'aimait pas séjourner longtemps au même endroit.

La plus grande berline de voyage du célèbre Corse était peinte simplement en vert et sans aucun ornement ; à chaque coin extérieur était suspendue une lanterne pour éclairer la route durant la nuit. Sur le siège s'asseyait ordinairement Roustan, le mameluck attaché à la personne de l'empereur, chargé de veiller sur les six chevaux attelés en flèche.

Dès qu'il avait énoncé le dernier mot d'un article dicté à son secrétaire, Napoléon donnait presque toujours à l'instant cet ordre : « La voiture ! à cheval ! » — La colonne de voyage se formait aussitôt dans le plus bref délai possible ; l'ordre en était toujours fixé d'avance avec le plus grand soin depuis le premier homme jusqu'au dernier et sévèrement observé.

A droite de la voiture se tenait le grand-écuyer Caulaincourt à cheval ; à gauche le général Guyot ou son représentant le plus ancien. Immédiatement derrière la voiture, venait Berthier, et parfois Roustan quand il n'était pas sur le siège, tous deux suivis des adjudants, des écuyers, des officiers d'ordonnance et des pages de service ; le cortège était terminé par vingt-quatre chasseurs sous le commandement d'un officier.

Le major von Odeleben, Saxon de la Confédération du Rhin, qui faisait partie de l'état-major de Napoléon, raconte ce qui suit de ces cavalcades impériales :

« On s'en allait ainsi au trot accéléré, faisant un bruit pareil à celui d'un ouragan ; on chevauchait jour et nuit durant d'interminables lieues, et celui qui devait rouler dans ce tourbillon en pleine nuit n'avait pas un lot agréable. Quand le chemin était trop étroit, tous les gens, dans leur zèle pour ce service, se serraient les uns contre les autres dans un mêlé-mêlé indescriptible. Les plus favorisés étaient les deux officiers d'ordonnance à cheval un peu en avant de la voiture, et les deux chasseurs qui, devant encore ces derniers, servaient de guides. D'ailleurs, tous tenaient à honneur de se distinguer par leur zèle, et tout le personnel attaché au service des chevaux de Napoléon surpassait le genre ordinaire, de même que le chasseur du portefeuille, aussi bien que les officiers d'ordonnance et les pages : tous accouraient au premier signe de l'empereur, s'élançant impétueusement, et peu leur importait la chaleur et la poussière, le brouillard ou la nuit. Dès que Napoléon s'arrêtait, les chevaux de selle étaient là à l'instant, quatre chasseurs s'élançaient, mettaient la bayonnette au bout du fusil et, celui-ci sur l'épaule, se plaçaient en carré autour du souverain. »

A l'intérieur de la berline de Napoléon, il y avait deux sièges qui pouvaient se transformer pour la nuit, de sorte que grâce à un bon lit de plume, il pouvait dormir aussi bien que dans son lit. Une lanterne suspendue à l'intérieur éclairait la voiture et la liste de tous les relais était affichée en face de l'empereur. Il y avait également à l'intérieur de la berline de nombreux tiroirs fermés où l'on rangeait les nouvelles reçues de Paris et d'autres rapports. Un courrier arrivait-il au cours du voyage, ce n'était pas une raison pour faire halte ; Caulaincourt ouvrait alors le portefeuille avec sa clef et passait les lettres et les dépêches à l'empereur par la portière sans que l'on s'arrête. On voyait alors peu après les enveloppes des lettres et les pièces sans importance voler par la fenêtre, soigneusement déchirées auparavant en menus morceaux : en eut dit une pluie de papier. La tâche de tout déchirer incombait à Berthier qui